

—Jamais, par le ciel ! pas un mot, pas un regard ne la fera connaître.

—Mais il peut y avoir d'autres témoins, et...

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit :

—Au milieu de la tourelle du château on a déposé certains papiers que je suis décidée à détruire à la flamme de cette lampe ; tant qu'ils ne seront pas consumés, je serai en proie à la plus affreuse inquiétude.

—Si ce n'est que cela, je m'en charge. Donnez-moi cette lampe !

—Vous, capitaine ! Elle frémit en prononçant ces mots.

—Ma chère Dorothee, n'hésitez plus ; le temps presse.

La jeune fille se tordit les mains et pleura.

—Vous craignez peut-être, continuai-je, sachant à peine ce que je disais, que je n'examine ces papiers, et que je ne dévoile ce qu'ils contiennent !

J'avoue que c'est là ma crainte, répondit-elle, avec hésitation.

—Voulez-vous que je jure de ne pas les regarder ?

—Non, mais promettez-moi, sur votre honneur, par votre amour pour moi, que quand vous serez arrivé au haut de la tourelle et que vous aurez trouvé les papiers qui y sont posés sur une table de pierre, vous les brûlerez sans chercher à en lire le contenu, et que vous ne quitterez pas la tourelle que vous ne les ayez tous réduits en cendre. Me le promettez-vous ?

—Je vous le promets, foi de soldat.

Les événements de cette nuit si agitée avaient jeté mon âme dans une sorte de chaos. J'étais en ce moment incapable de toute réflexion suivie, et le sentiment qui dominait en moi était une espérance nouvelle d'obtenir enfin le cœur et la main de Dorothee.

Je pris la lampe des mains tremblantes de cette jeune fille héroïque, et je gravis de nouveau l'escalier escarpé qui conduisait sur la plate-forme. J'y arrivai sans accident ; mais j'avoue que j'éprouvai un moment de vertige en passant devant l'endroit d'où le malheureux Rusen avait été précipité. Je me frayai, non sans peine, un chemin à travers les décombres, et je parvins au pied de la tourelle ruinée. Là, j'eus encore à monter un escalier tournant, presque en ruines, et j'étais à demi-mort de lassitude quand je me trouvai enfin au sommet. Cependant, la fraîcheur de l'air m'eut bientôt ranimé, et je trouvai les papiers mystérieux sur la pierre indiquée.

Fidèle à ma promesse, je détournai les yeux en approchant d'eux la flamme de la lampe. Mais le papier qui, apparemment, était imbibé de l'humidité, ne put pas feu sur-le-champ, et je fus involontairement obligé de jeter les yeux sur la pierre : à ma grande surprise, je vis que le papier était... blanc !

Un froid mortel se glissa dans mes veines quand je fis cette découverte. Cependant, le papier s'était allumé et il en sortit plusieurs étincelles comme de poudre à canon. Puis aussitôt une énorme colonne de flamme bleue s'éleva lentement dans l'air, à une grande hauteur.

Mes idées s'éclairciraient à l'instant même et la vérité se montra à moi toute entière. Par une impulsion soudaine, et avec une force surnaturelle, j'arrachai la pierre du mur et je la jetai dans l'abîme. Mais il était trop tard !... Le signal était donné. Au sommet de chacune des montagnes, de loin comme de près, des feux s'élevèrent, et lançant

leurs flammes simultanément dans les airs, ressemblaient à autant d'esprits infernaux se répendant l'un à l'autre au milieu des ténébres. Le moment d'après, j'entendis les tambours de l'infanterie et les trompettes des dragons, que suivirent bientôt et les feux de pelotons et les décharges de l'artillerie que répétaient de tous côtés les échos des montagnes.

Il ne me resta plus le moindre souvenir de la manière dont je descendis d'abord de la tourelle et puis du rocher. M'arrachant d'après de Dorothee, qui me tendait les bras, je courus comme un insensé au village. Hélas ! je n'y arrivai que pour voir mes braves soldats cernés et tuillés en pièces par les paysans armés. Partout j'entendais retentir le cri : *Il est temps !* Dans cette nuit funeste le Tyrol fut perdu pour la Bavière.

Je tombai, frappé d'une balle ; et quand, après de longues souffrances, je fus de nouveau en état de comprendre ce qui se passait autour de moi, j'appris que tout le pays des montagnes était rentré sous la domination de l'Autriche, et je reconnus dans l'aimable garde-malade qui me soignait la courageuse et patriotique Dorothee. Bientôt les hostilités ayant cessé et aucune jalousie nationale n'existant plus entre nous, j'eus le bonheur d'obtenir la main de cette femme héroïque.

ELOQUENCE PARLEMENTAIRE.

APHORISMES.

A L'USAGE DE MM. LES DEPUTÉS.

On ne doit pas, à toute heure et pour toute cause, monter à la tribune, discourir, se prodigier. Je me lasse, diraient nos Athéniens, d'entendre toujours parler Démosthène.

Un argument répété est comme un diner réchauffé. Il ne faut pas, quand un orateur-chef a frappé du tranchant de son glaive, qu'un orateur-soldat vienne donner au même endroit des coups de plat de sabre.

Quand un ministériel a dit quelque grosse sottise, il ne faut pas qu'un anti-ministériel, plus sot encore, vienne la répéter.

Quand l'assemblée est prête à pleurer, il faut la laisser sur son émotion et ne pas la faire rire.

Quand on voit que ses yeux clignent de fatigue et qu'elle va dormir, il ne faut pas jouer de la cornemuse pour rendre son sommeil plus profond.

Quand on vient de gagner la partie sur une grande question, il ne faut pas risquer de la perdre sur une petite.

L'éloquence parlementaire ne doit pas s'abandonner sans frein à ses transports, comme une désordonnée. Elle a besoin, pour plaire, pour convaincre ou pour émouvoir, de guide, de règle, d'expérience, et je dirai à l'orateur :

— Entrez en matière avec simplicité et tirez naturellement votre oratoire de votre sujet. N'affectez pas une fausse modestie ni un dédain superbe. Ne soyez ni humble ni fier, soyez vrai. Ne vous noyez pas surtout dans le fastidieux partage de vos précautions oratoires.

— Que votre exposition soit nette, variée, attachante, et que, dans l'ordre ingénieux de vos faits, on voie déjà poindre et surgir l'ordre de vos moyens.

— Ne multipliez pas trop vos gestes, de peur qu'on ne fasse que vous regarder, au lieu de vous entendre. Que votre voix ne soit ni traînante, ni précipitée, ni sourde, ni criarde, de peur que la son ne préoccupe de l'écouter.

— Ne récitez pas de mémoire, comme un écolier bien appris et pour vous donner des airs d'improvisation, un discours laborieusement travaillé de la veille et dont le sténographe du *Moniteur* a déjà peut-être reçu la confidence.

— Si vous êtes militaire, ne contez pas des histoires des vivandières, avec des jurons et la pipe à la bouche. Ne retrouvez pas votre moustache en façon de hérisson, et n'écrivez pas le français comme un Pandour, en mettant des *s* où il n'en faut pas, et en étant les *d* où il en faut.

— Si vous êtes avocat, ne levez pas douloureusement les yeux et les bras vers Jupiter tonnant, à propos d'une virgule oubliée. Ne parlez pas, comme un bas Normand, le patois des assignations à personne ou domicile. Ne délayez pas une seule idée, et quelle elle ! dans un océan de paroles, et surtout n'oubliez pas, quand vous aurez commencé, de finir.

— Si vous êtes savant, n'employez pas les mots techniques pour faire paraître que vous en savez beaucoup plus que nous, et que nous ne sommes pas dignes de les ouïr. Faites plutôt que les ignorants qui vous écoutent, se rengorgent en eux-mêmes de penser qu'ils vous comprennent, si bien que vous vous mettez à leur portée. Ne vous laissez pas entraîner à des digressions infiniment trop prolongées, et songez que la Chambre n'est pas une académie, que le discours n'est pas une leçon, et que les lois ne doivent pas être rédigées en style d'école.

— Choisissez avec un instinct rapide et sûr, parmi les moyens qui s'offrent à vous, le moyen du jour qui peut-être n'est pas le plus solide, mais qui, d'après la disposition particulière des esprits, la nature de l'affaire et la singularité de la circonstance, est le plus propre à faire impression sur l'assemblée.

— Emprenez-vous fortement de son attention. Soulevez sa pitié ou son indignation, ou ses sympathies, ou ses répugnances, ou sa fierté. Laissez-vous animer de son souffle et recevoir ses inspirations, tandis que c'est vous qui lui communiquez les vôtres. Quand vous aurez, en quelque sorte, détaché toutes ces âmes de leur corps, qu'elles viendront d'elles-mêmes se grouper au pied de la tribune, et que vous les tiendrez sous la magnétique puissance de votre regard, alors ne les ménagez pas, car elles sont à vous, car on dirait véritablement que toutes ces âmes ont passé dans votre âme. Voyez comme elles en suivent les ondulations et les reflux ! comme elles s'élèvent et s'abaissent ! comme elles s'avancent et se retirent ! comme elles veulent ce que vous voulez ! comme elles font ce que vous faites ! Continuez, point de repos ! marchez, pressez votre discours, et vous verrez bientôt toutes les poitrines haleter, parce que votre poitrine est haletante, tous les yeux s'illuminent, parce que vos yeux lancent des flammes, ou se remplissent des pleurs de la pitié, parce que vous vous attendrissez. Oh ! vous verrez tous les auditeurs suspendus à vos lèvres par les grâces de la persuasion, ou plutôt vous ne verrez plus rien, vous serez dominé vous-même par votre propre émotion, vous plierez, vous succomberez sous votre génie, et vous serez d'autant plus éloquent que vous aurez fait moins d'efforts pour le paraître !

— Notez vos transitions sans embarras, et que la discussion les aînne.

— Soyez, dans vos rapports, clair, exact, précis, impartial.

— Ne cherchez pas à tout dire, mais à bien dire. Si la Chambre est distraite, ramenez-la par la grandeur de la cause, ou par le sentiment de son devoir. Si elle est tumultueuse, étouffez le bruit sous l'éclat tonnant de votre voix.

— Quand le vingt-neuvième orateur a épuisé la question, ne la traitez pas pour la trentième fois. Ne remontez pas dans l'ordre de vos preuves jusqu'à notre père Abraham. Ne dites pas que Dieu a fait le ciel et la terre et qu'un jour le monde finira, mais vous-mêmes finissez.

— Attachez-vous au côté neuf de la question, ce qui jette dans les esprits une diversion agréable, et vous fera passer pour ingénieux.

— Si l'attention de la chambre est épuisée, ne montez pas à la tribune, car on ne vous écouterait plus, et il est mortel pour un orateur de n'être plus écouté.

— De même qu'il n'y a que les grands objets qui s'éperçoivent de loin, comme une maison, un arbre, une montagne, de même il n'y a que les raisons apparentes qui frappent le gros de l'auditoire ; négligez le reste.

— Telle puissante raison qui, la veille, aurait mis la Chambre en émoi, la trouvera morte le lendemain ; si cette raison est dans votre discours écrit, rayez-la ; ne la dites pas, si vous improvisez.

— Si l'on a été plaisant avant vous, changez de manière et soyez grave, et si l'on a été grave, soyez plaisant. Songez que l'oreille n'aime pas à être toujours occupée du même son, et que vous parlez devant une assemblée française, la plus distraite, la plus capricieuse, la plus femme de toutes les assemblées du monde.

— Si vous voulez qu'on vous écoute, et vous ne discutez que pour cela, évitez de parler dans votre propre cause ou pour votre clocher, si haut qu'il soit ! Ne dites pas : Rouen qui m'a vu naître, ou Nantes qui m'a envoyé, ou la ville de Lyon que j'ai l'honneur de représenter : Vous vous trompez, Messieurs, vous ne représentez pas Rouen, Nantes, Lyon, mais la France.

— Ne dites pas non plus : Je suis Gascon, je suis Picard. Que nous importe que vous soyez de Thèbes ou d'Argos, pourvu que vous parliez grec.

— Ne faites pas toujours le rieur, car on dirait : Ce n'est qu'un homme d'esprit. Ne faites pas toujours le raisonneur, car on dirait : Il n'a qu'un ton.

— Si vous voulez être perpétuellement intéressant, soyez perpétuellement divers.

— Tant qu'un médicament ne produit que de la moiteur, il assouplit la peau. Si l'effet s'en prolonge, il la glace. Il en est de même du discours.

— Le difficile pour un orateur exercé, n'est pas tant